

Benjamin Duvshani

Un Juif libertin (suite)

*Cinquième saison, le deuxième hiver*

2006-2025

EDILIVRE



## **Chapitre 77**

### **15.6.2006-15.6.2007**

Le 15 juin 2006, deux jours après notre divorce définitif le 13 juin 2006, s'est ouverte cette cinquième saison de ma vie, un deuxième hiver qui peut être doux quand la santé est là et qu'on peut vivre avec la chaleur accumulée pendant toute la vie, ou mauvais, si les problèmes de santé, physique et intellectuelle, ne le permettent pas.

Première décision importante. Nous allions continuer à vivre ensemble comme depuis quelque temps dans l'appartement divisé en deux, une partie pour moi et une pour Uli, avec le living commun pour nous et les enfants. Nous allions aussi garder notre compte en banque commun. Cela avait été assez vivable jusque là et cela me permettait de continuer la vie de famille comme si de rien n'était. Tout à fait contraire à l'opinion du Talmud qui recommande l'éloignement immédiat et nous savons que le Talmud a toujours raison.

Sans doute, cela indiquait que je traversais une phase de grande faiblesse. La tachycardie ventriculaire m'a un

peu abattu et je me conduisais comme un être soumis. Où est passé le Benjamin que j'aime ? Fort et capable de vivre sans personne. Je ne savais pas que cette faiblesse allait durer des années.

Malgré tout, cela a très bien marché jusqu'au moment où Uli allait prendre conscience que rien ne bougeait du côté de Munich et pour cause. L'homme en question, que j'avais invité à Paris pour connaître ses intentions, m'a affirmé qu'il n'avait aucune intention de quitter Munich ni d'y accueillir Uli et les enfants que je n'aurais, de tout façon, pas laissé partir. A partir de la rentrée, la nervosité d'Uli allait en augmentant et pour les fêtes de fin d'année elle était à son comble. C'est là où est arrivée le « vendredi noir ». Au cours du petit déjeuner, sans faire attention, j'ai prononcé les mots « femme adultère ». Ce qui a suivi relevait du cauchemar. En présence des enfants, elle a perdu le contrôle, s'est levée et a commencé à jeter tout ce qu'il y avait sur la table, bouteilles, verres, tasses, pain, beurre sur moi avant de partir de la maison. Comme on était en période de vacances, Lirav et Maïda étaient là pour m'aider, pendant des heures, à ramasser le verre éparpillé partout et à nettoyer les murs et le parquet qui se trouvaient dans un état lamentable. Pas de nouvelles toute la journée. Nous avons procédé à la soirée chabbattique comme d'habitude sauf que l'honneur d'allumer les bougies de Chabbath m'était échu puisqu'elle n'était pas là pour le faire comme toute femme juive le fait le vendredi soir. Pendant le diner, elle est arrivée, calmée, pour expliquer aux enfants que sa conduite du matin était due au fait que j'avais osé la traiter de « femme adultère », ce qui a déclenché un rire tonitruant de Lirav. Il était clair qu'il fallait changer de projet. La séparation s'imposait.

Je dois avouer d'emblée que j'ai mis longtemps à comprendre la part de responsabilité qui m'incombait dans tout ce qui arrivait. Déjà, en 1990, j'ai refusé le plan d'Uli de rester en Allemagne pour deux ans, le temps de faire son stage et de préparer son doctorat. Maintenant, c'était plus grave. Jeune Allemande à Paris, elle n'avait aucune chance de réussir financièrement vu la concurrence énorme que représentait la présence à Paris de beaucoup de dentistes expérimentés parmi lesquels des professeurs et des assistants de faculté. Elle devait, pour pouvoir garantir l'éducation des enfants, s'expatrier en banlieue. J'ai refusé toute idée de quitter Paris qui fut mon lieu de bonheur depuis le jour où j'ai quitté Israël. Dès le « vendredi noir », elle a commencé à chercher une collaboration intéressante et, très vite, en a trouvé une à Brétigny-sur-Orge qui offrait tous les avantages qu'elle cherchait. Le début de son travail était fixé pour la mi-février. Elle a trouvé facilement une belle maison pour y habiter avec Yovli, Aviel et Lirav qui, bien que devant rester avec moi selon le jugement du divorce, a choisi de partir avec sa mère pour aider ses frères comme le travail d'Uli allait l'occuper beaucoup. Je n'ai gardé que Maïda pour qu'elle puisse continuer ses études à la Maîtrise de Radio France. Le 22 février, Uli, Lirav, Yovli et Aviel sont partis. Le vide s'est installé dans la maison. Dois-je rappeler que ce ne fut pas la première fois de ma vie que ça m'arrivait. Très dur de subir ça deux fois dans une seule vie. Ce qui fut étrange était le fait qu'il me semblait vivre ça dans un calme extraordinaire avec, par moments, l'impression que j'allais être heureux dans la nouvelle situation. Les enfants venaient tous les vendredis soirs pour passer le Chabbath chez moi et moi, j'allais tous les mercredis à Brétigny pour m'occuper d'eux.

Comme le silence de Munich s'est prolongé, elle s'est mise en ménage avec un homme insignifiant rencontré dans le train et a décidé de faire avec lui un enfant. Quelle étrange idée de le faire avant de savoir mieux à qui elle avait à faire. Apprendre qu'elle était enceinte était le début de ma chute dans la dépression qui allait durer, par intermittence, de longues années. Je n'ai jamais cessé de croire que notre séparation était provisoire, que tout allait rentrer dans l'ordre. En avril, un dimanche matin, j'ai reçu de son ami un appel urgent. Elle était hospitalisée à cause d'une fausse couche. « Venez » me dit-il. Je suis arrivé pour la trouver déjà à la maison. Content, très content, de ce qui arrivait, j'ai pensé que ça allait améliorer mon humeur. C'est là qu'est arrivé un événement extérieur, comme il en arrive parfois dans la vie, qui a tout remis en question. Depuis des années, j'organisais chez moi un office de Kippour avec une trentaine de personnes fidèles. Parmi eux, une famille de dix personnes fidèles parmi les fidèles et amis proches. Pendant le déjeuner, le téléphone a sonné. J'ai eu au bout du fil un membre de la famille qui m'annonçait qu'ils avaient décidé de retourner faire Kippour dans une synagogue et non plus chez moi. Perte financière considérable car il y avait une participation habituelle dans le budget de l'ATEM. Perte d'amitié, autrement plus grave. C'est chez eux, à Cabourg, que nous passions souvent des vacances. Le coup de grâce. Je l'ai senti immédiatement par une perte de l'appétit et par un envahissement de tristesse. Je ne savais pas où tout cela me menait mais je sentais déjà que ce n'était pas dans une bonne direction.

J'allais de plus en plus mal. Le dimanche, 6 mai, je devais pratiquer une circoncision. Vers 5 heures du matin,

j'étais réveillé par une sensation très étrange, inconnue de moi. Tous mes muscles étaient contractés et je ne pouvais pas bouger. Mal à la tête et une angoisse profonde. Oui, c'est dur, pour quelqu'un chez qui la famille est une valeur suprême, de perdre la vie familiale et, comme je l'ai déjà dit, pour la deuxième fois. Heureusement que le phénomène s'est calmé de lui-même après une heure et j'ai pu vaquer à mon travail. Enfin, j'ai eu connaissance de ce que peut être la psychosomatique. Ça s'est renouvelé tous les quelques jours jusqu'à l'été. Et puis, un vendredi, il s'y est ajouté des douleurs thoraciques. SAMU, ambulance vers Marie-Lannelongue dans le département des soins intensifs. La coronarographie a montré un rétrécissement de trois petites artères et nécessitait la pose de trois stents. C'était utile mais n'a pas vraiment résolu le problème. Uli est venue me voir à l'hôpital mais est restée, ou feint de rester, totalement indifférente à la chose. A la rentrée, j'ai assuré difficilement les offices de fête du nouvel an et de Kippour chez moi. Pour la fête des Cabanes, je suis allé, avec Emmanuel, à une synagogue. Ayant été appelé à monter à la Tevah, la table où se faisait la lecture de la Torah, je ne pouvais pas me lever de ma chaise et n'ai pas pu manger de la journée.

J'avais pris deux décisions : Ne pas utiliser des médicaments antidépresseurs et ne rater aucune activité, ni à l'ATEM ni à la Radio ni sur internet dans le site « Concertonet.com ».



## Chapitre 78

### 15.6.2007-15.6.2008

C'est cette activité à la radio et sur internet qui, grâce à mon émission « Musique au Présent » et mon activité sur « concertonet.com », m'a permis de vivre cette « journée bruxelloise » que je m'en vais vous raconter :

L'opéra de la Monnaie m'ayant invité à assister au concert d'ouverture de la saison 2007-2008 où devait être joués les « Gurrelieder » de Schönberg, j'ai pris mes dispositions, chambre d'hôtel et billet de train, pour le dimanche prévu. Le matin de ce jour, j'ai su dès le réveil que je n'étais pas en état de réaliser quoi que ce soit et que je devrais rester au lit. Mais grâce à ma décision de continuer à vivre normalement, ce n'était pas possible. A commencé une série d'ordres. « Lève-toi ! », « Rase-toi ! », « Fais ta toilette ! », « Habille-toi ! », « Prends le métro ! », « Monte dans le train ! ». Enfin, j'étais à Bruxelles accueilli par un déluge. Trouver mon hôtel fut encore une épreuve redoutable sous cette pluie incessante. Je me suis souvenu m'être promis de déjeuner rue des Bouchers, j'ai réussi à y arriver, à commander un repas que je n'ai pas pu manger. J'ai du mal à me souvenir des heures qui me restaient avant le concert. Je marchais dans les rues de Bruxelles sous la

pluie sans but. Je crois avoir halluciné par moment. Enfin, au café devant la salle, deux personnes que je ne connaissais pas sont venus s'asseoir à ma table et, tout fiévreux, je leur ai fait un cours sur l'Ecole de Vienne. Ça m'a un peu calmé. Dans la salle, à ma place, j'attendais le début. Dès que la musique a commencé, je fus transformé. Ni déprimé ni angoissé, tout simplement heureux. Et ce fut comme ça pendant toute la soirée y compris pendant la réception qui a suivi où j'évoluai comme j'avais l'habitude de le faire avant la crise, mangeant, buvant et bavardant avec tout le monde, même avec le metteur en images à qui j'ai dit mes réserves sur son travail qu'il a très bien prises d'ailleurs. Le retour à pied en chantant a mis un terme à cette journée si étrange et si troublante.

Cela n'a pas tenu. Un moment de lumière dans le tunnel obscure que je traversais.

Dès la rentrée, j'ai décidé de m'adresser à un psychiatre pour des rencontres hebdomadaires où je parlais, je parlais et je parlais. Je dois avouer que cela m'a fait du bien mais n'a pas résolu le problème de la dépression qui allait en s'aggravant avec l'arrivée de l'automne avec cette fuite du soleil et le jardin du Luxembourg privé de ses feuilles.

Pas de grands changements jusqu'à mon anniversaire. Une année noire. Malgré une visite au salon des vins de Loire à Angers et malgré le respect absolu de mes obligations professionnelles.

Les femmes devenaient les grandes absentes de ma vie, moi, qui en avais un besoin vital. L'âge, la dépression, une certaine colère ont joué dans ce sens et ajoutaient au marasme général.

## **Chapitre 79**

### **15.6.2008-15.6.2009**

Lirav a eu son bac et a décidé de faire sa prépa de math à Fontainebleau. Je fus obligé de me séparer de Maïda qui allait remplacer Lirav à Brétigny. Le vide encore plus total. Ce fut très dur, surtout que j'aimais Maïda d'un amour paternel immense auquel s'ajoutait notre entente musicale. J'ai pensé qu'un voyage me ferait du bien. Un voyage à Londres. Inintéressant et inutile. En réalité, je n'aime pas les voyages sauf ceux en Israël qui n'en sont pas vraiment.

Ma sœur Ester est morte en novembre à 96 ans. Il n'y a pas de doutes, nous sommes dans une génétique de longévité. Pour quelqu'un qui pensait dire à la « veuve noire » : « Entrez » si elle frappait à la porte, ce ne fut pas une source de joie.

Les mercredis en devenaient une, grâce à mes voyages hebdomadaires à Brétigny-sur-Orge pour passer la journée avec Maïda, Yovli et Aviel. J'ai commencé à faire l'éducation musicale de Yovli et Aviel. L'éducation juive était réservée au samedi, quand ils venaient passer le Chabbath avec moi.

Je pensais ne plus avoir besoin du psychiatre et j'avais raison. Le temps a commencé à faire son œuvre et je ne voulais pas d'un « deuil » allant au-delà d'un an, tel que le pense la Tradition juive.

Des mois neutres sans grand intérêt ni pour moi ni pour vous qui me lisez.

A l'approche de mon 79<sup>ème</sup> anniversaire, on m'a demandé de venir en Israël. Soixante-six ans sont passés depuis la fin de mes études primaires et tous mes camarades de promotion restés vivants allaient célébrer leur quatre-vingtième anniversaire (j'étais le plus jeune avec une année d'avance sur les autres). Très tenté par la rencontre et aussi avec l'idée d'une amélioration de ma dépression, j'ai fait le voyage en le combinant avec la fête de Chavou'oth, la Pentecôte juive. La rencontre fut un grand moment d'émotion et de bonheur. D'ailleurs le psychiatre m'avait affirmé que si je pouvais avoir des moments aussi bons, c'était que je n'étais pas vraiment déprimé. Je l'ai difficilement cru.

Pour ce qui est de la Pentecôte, une énorme surprise. La coutume traditionnelle est de passer la nuit à étudier des textes traditionnels. Ce que j'ai trouvé m'a étonné et enchanté. Des Juifs laïcs, athées et de tous les degrés de pratique allaient imiter les orthodoxes et ont fait de même. Tous les lieux furent pleins de monde et au Musée de Tel-Aviv on refusait des dizaines de personnes faute de place. L'avenir du Judaïsme était garanti.

La rencontre scolaire fut encore plus émouvante. J'ai d'abord constaté que les gens ne vieillissaient pas de la même manière. Après tant d'années, il y en avait que j'ai reconnus tout de suite et d'autres qui ne me rappelaient rien. Il y a eu des journalistes et dès le lendemain nous

nous trouvions dans les médias avec photos à l'appui. Souvenirs où je brillais par ma mémoire et beaucoup de rires. Le seul élément triste fut de savoir que notre école si magnifique que j'avais décrite dans un des premiers chapitres de mes Mémoires, est devenue un bastion de l'ultra orthodoxie hiérosolimitaine (de Jérusalem).

Beau moment au retour. Le pilote a reçu l'ordre d'aborder la piste d'atterrissage d'ouest en est. Nous avons fait un tour de Paris par le sud et ensuite par le nord avec une vue splendide de la ville au coucher du soleil. Retour heureux à la maison et aux enfants. Pas de doute, ça allait mieux.



## **Chapitre 80**

### **15.6.2009-15.6.2010**

Reprise d'une vie presque normale. Concerts, opéras etc. L'espoir d'une guérison définitive de la dépression renaît. Une grosse erreur. La perte que j'ai subie fut double. Le chagrin d'amour qui peut, à la rigueur, se résoudre en un ou deux ans et la perte de la vie familiale qui est pratiquement inguérissable. Le Judaïsme a trois valeurs majeures, l'étude, la famille et le calendrier, ou plutôt, le rapport au Temps. Le trépied ne tient plus. Trouver une autre femme ne changerait rien car ce ne serait pas la famille. J'ai passé l'été et l'automne dans un ennui permanent me demandant, malgré toutes mes activités et mes moments de plaisir, l'intérêt qu'il y avait à avoir cette génétique de longévité.

A la fin de l'été quelque chose a changé. Nathalie qui avait déjà 48 ans en 2008, a décidé qu'elle ne finirait pas sa vie sans enfants. Elle est devenue enceinte et a mis au monde, le 2.9.2009, à l'âge de 49 ans, une adorable petite fille qu'elle a nommé Laureen. Je suis devenu grand-père. Une nouveauté inattendue. La vie a de nouveau pénétré

dans ma vie. Tout devenait beaucoup plus supportable. Nous avons fait une fête pour toute la famille et les amis. J'ai « inventé » un rituel. Nos amis, JCP et MP ont accepté, avec joie, d'être le parrain et la marraine de Laureen. Grande joie. Rien n'est plus important pour un état plus ou moins déprimé que l'arrivée de la vie. Evidemment que cela m'a permis de reprendre une bonne relation amicale avec Monique qui était en deuil de sa mère. On est devenu le papy et la mamy de Laureen et cela nous rapprochait. La mère de Monique est morte centenaire, comme ma mère. Nathalie et Emmanuel avaient toutes les chances d'hériter de leur longévité.

Le gouvernement israélien a pris une décision concernant les familles ayant perdu un des leurs au combat. Une visite annuelle sur la tombe de l'être cher le jour anniversaire de sa mort. La visite était prise en charge par le ministère de la Défense. Ceux qui sont tombés pendant la guerre d'indépendance en 1948 n'avaient pas d'enfants du fait de leur jeunesse et presque tous leurs parents n'étaient plus. On a décidé d'inviter les frères et les sœurs pour accomplir cet hommage tous les cinq ans. J'ai reçu une convocation du ministère me demandant de venir en Israël pour le jour de l'Indépendance qui était le jour anniversaire de la mort de mon frère Yehoudah. J'ai accepté.

Malheureusement, mon plaisir de retourner en Israël fut gâché par un vrai malheur qui m'a frappé. Après une conférence de presse à la Cité de la Musique, je m'apprêtais à prendre le métro. Arrivé en haut de l'escalier menant au quai, j'ai vu la rame entrer en gare. J'ai dévalé l'escalier rapidement, accroché un talon sur une marche et me suis trouvé étalé sur le quai avec une douleur exquise à l'épaule

gauche. Fracture multiple de la tête de l'humérus gauche. Je n'ai pas tout de suite compris ce que cela signifiait. Dans mon idée, consolider la fracture et faire une rééducation allaient tout remettre en ordre. Eh bien, ce ne fut pas le cas. Une bonne rééducation et même une série d'infiltrations de cortisone à l'épaule ne sont pas venues à bout des dégâts et j'ai perdu la possibilité de faire du violon. Une immense tragédie dont je vous parlerai encore.

Cela ne m'a pas empêché de faire mon voyage en Israël et d'y vivre de grands moments de bonheur avec des émotions de nostalgie. Mon frère, tombé au combat, aurait eu 82 ans. Comme il me manquait !

Tout de suite après, mes 80 ans. J'ai réuni mes élèves pour un cours spécial. La concordance biblique m'a permis de savoir que deux personnages bibliques sont mentionnés comme ayant eu cet âge, Barzilaï, un ami du roi David et Moïse. Pour Barzilaï, la Bible dit que David l'a invité à venir vivre à Jérusalem et d'y avoir une vieillesse heureuse. La réponse de Barzilaï fut qu'il était trop vieux pour autre chose que l'attente de la mort. Moïse avait 80 ans au moment où il se trouvait devant le buisson ardent. Ce fut le début de sa vraie vie, celle qui faisait de lui un des personnages le plus important de l'Histoire de l'humanité. Il allait vivre encore 40 ans. J'ai conclu que ma décision, ce jour-là, fut de ne pas suivre Barzilaï mais Moïse, peut-être pas avec son succès, mais actif, très actif, dans mon projet d'un Judaïsme innové qui serait une « lumière pour les Nations ».



## **Chapitre 81**

### **15.6.2010-15.6.2011**

Été banal à Paris. Pas de départ en vacances. Je suis toujours mieux chez moi qu'ailleurs. Fêtes d'automne chez moi.

J'ai jugé que j'allais suffisamment mieux pour envisager de reprendre mes relations avec les femmes. Ça s'est passé pour la première fois dans le train Paris-Anvers. L'opéra des Flandres m'a demandé de venir couvrir leurs premières pour en parler dans mon émission « Musique au Présent » à RCJ et sur « Concertonet ». Ce fut le début d'une longue collaboration qui dure encore. J'étais, soit à Anvers soit à Gand, à toutes les premières. Mon amour de l'Opéra qui fut grand, a commencé à diminuer devant l'aberration fréquente des mises en scène modernes que je supportais de moins en moins. Mais là, il y avait le voyage en train, la surprise de la première, l'hôtel de luxe, la réception de fin de soirée qui étaient très plaisants. Sans oublier l'accueil chaleureux de l'attaché de presse et du directeur dont le prénom était Aviel, comme celui de mon petit dernier.

Revenons au voyage Paris-Anvers où j'étais assis près d'une beauté qui allait rejoindre son fiancé à Amsterdam. L'excitation du voyage m'a mis en verve de parole et j'ai commencé à lui faire une cour intense qui a eu pour résultat qu'au moment d'arriver à Anvers, elle était dans mes bras me disant son envie de descendre avec moi plutôt que de poursuivre sa route. Quelle gratification ! D'ailleurs, ce fut le début d'une chaîne immense, qui ne s'est jamais arrêtée. Dans les trains, au Luxembourg ou ailleurs. Sans intention d'aller plus loin que la séduction sans lendemain. Je n'avais aucune envie d'aller plus loin pour la simple raison que j'aimais toujours Uli et espérais encore, contre tout, son retour vers une vie amoureuse et familiale. Trois années n'ont pas suffi pour me faire abandonner cet espoir.

Lirav a terminé sa prépa et, après concours, est venu étudier dans une école qui n'était pas loin de chez moi. Il est venu vivre avec moi et allait rester 5 ans. Maïda, ayant eu son bac avec mention, s'est inscrit à l'école Penningen pour y étudier l'architecture intérieure et est venue nous rejoindre. J'avais deux enfants chez moi. J'aurais dû être au comble du bonheur mais n'y étais pas à cause de la très mauvaise relation avec Lirav qui, sans que je comprenne pourquoi, s'est mis à être contre moi d'une façon désagréable. M'en a-t-il voulu du divorce ? Vivait-il normalement sa crise d'adolescent ? Encore aujourd'hui, en 2018, les choses, tout en allant mieux, ne sont pas ce que j'aurais désiré, bien qu'il n'habite plus là. Que le divorce est une mauvaise chose !

Musique. Peinture (j'ai ajouté les expositions à mon émission « Le petit quart d'heure de Rabelais »). Plongée dans l'étude des rapports mets-vin, le chapitre qui

m'intéressait le plus dans le sujet. Les mois passaient avec un mélange de plaisirs et des tristesses qui me prenaient encore régulièrement. Ma 81<sup>ème</sup> année s'est terminée avec une décision de passer dans mes émissions à septante, octante et nonante pour remplacer les horribles soixante-dix, quatre-vingt et quatre-vingt-dix. Vais-je être suivi ? J'ai senti que mon envie de changer le monde reprenait de plus belle. J'avais toutes les chances de redevenir jeune.



## **Chapitre 82**

### **15.6.2011–15.6.2012**

Vézelay pour un magnifique « Elias » de Mendelssohn. Beaucoup de concerts au festival Bagatelle avec l'octuor de France et au festival de Sceaux. C'est le sort des mélomanes qui restent à Paris l'été.

Un de mes neveux est à Paris. Il me demande de lui faire visiter le Père Lachaise, lieu que j'aime et que je connais bien. Nous sommes à la tombe d'Héloïse et Abélard. Passe un couple jeune. Je les interpelle en leur disant qu'ils ont raison de ne pas s'arrêter, c'est un lieu pour des couples « anormaux », l'homme étant beaucoup plus âgé que la femme. Ils sont heureux de l'apprendre car ils cherchaient justement cette tombe. Elle dit à son ami : « Excuse-moi », le lâche, vient vers moi, m'enlace et m'embrasse passionnément, retourne vers lui et dit : « J'ai eu ce que je voulais » et ils s'en vont. Mon neveu ne croit pas ses yeux. Je lui explique que s'il n'était pas là, je n'aurais pas osé raconter ça à qui que ce soit de peur d'être pris pour un menteur.

J'ai proposé à SC qui était responsable de Concertonet de remplacer mes critiques musicales par un éditorial mensuel « Un mois dans la vie d'un mélomane » devenu

plus tard « Le mois du mélomane professionnel' où je racontais mes « aventures » musicales du mois. Grand succès qui ne se dément pas.

Le 16 décembre est née Olivia, la deuxième fille de Nathalie. Elle avait déjà 51 ans et la grossesse posait de vrais problèmes mais elle ne voulait pas d'une fille unique, ce en quoi elle avait raison. On pouvait savoir dès sa naissance qu'Olivia allait être très belle, ce qui se vérifie de plus en plus. J'ai pris l'habitude de venir les voir toutes les trois tous les dimanches au déjeuner.

En janvier, je suis invité à participer à un concert de liturgie juive, chrétienne et musulmane dans une église à Roubaix. Emouvant mais pas convaincant. Tant que l'Islam ne reconnaît pas vraiment le Judaïsme et le Christianisme, rien n'est possible. Le chanteur chrétien m'invite à Etampes pour un cours sur les Psaumes avec un petit concert où je chante seul quelques Psaumes en hébreu et où le chœur chante un canon à trois voix, également en hébreu, que je dirige.

Les mois qui suivent sont baignés de musique. J'ai une bonne idée. Vous ouvrez le site [www.concertonet.com](http://www.concertonet.com) et cliquez sur Duvshani et vous aurez ma page avec toute mon activité musicale pendant des années dans mes éditoriaux.

On allait célébrer les 52 ans de Nathalie le dimanche, 29.4. Le matin, le téléphone sonne. C'est ma belle-sœur. Mon frère 'Haïm est mort. Je n'arrive pas à le réaliser. On fait le déjeuner d'anniversaire dans une ambiance lugubre. Encore une défense qui tombe. Je ne vais pas en Israël et vis le deuil tout seul chez moi. Il reste encore mes sœurs 'Hannah et Ne'hamah. On était neuf, on est trois avec Ne'hamah en AVC méchant, ne pouvant pas parler depuis quelques années déjà.

## **Chapitre 83**

### **15.6.2012-15.6.2013**

Une année vide. La dépression avec ses hauts et ses bas et la mort de mon frère m'ont plongé dans un temps mort comme j'en ai rarement connu dans ma vie. J'ai compris à quel point cette deuxième famille que j'ai créée me manquait tout en sachant que d'autres n'ont pas connu ce bonheur de l'avoir eu. Mon amour d'Uli et de la vie familiale n'étaient pas passés et je savais qu'il y avait une possibilité qu'ils ne passent jamais. Dur, très dur, de divorcer à 76 ans. Même mon amour de la musique était en diminution et le fait de ne plus pouvoir jouer du violon devenait une obsession. J'ai essayé de jouer dans d'autres positions comme le violon chinois ou arabe. J'ai essayé d'en jouer comme si le violon était un violoncelle mais le résultat fut totalement non-satisfaisant. C'est le violon entre épaule et menton et l'archet, prolongeant le bras droit qui chante de haut sur les cordes que je voulais. Toujours l'image de Jascha Heifetz, droit, noble qui me taraudait. Aucune solution de quelque côté que je regarde. Heureusement que le désespoir ne fait pas partie de ma nature.



## **Chapitre 84**

### **15.6.2013-15.6.2014**

Quel horrible début que celui de ma 84<sup>ème</sup> année. 'Hannah, la sœur tant aimée, est morte. Quand je pensais finir ma vie en Israël, c'est à 'Haïm et à elle que je pensais. Que j'étais bête. En attendant ce retour, ils vieillissaient et puis ils sont partis. Difficile de décrire cet amour entre elle et moi. Depuis notre voyage en Espagne en 1957, ce fut comme une vraie histoire d'amour, platonique bien sûr, mais histoire d'amour quand même. Le cœur est déchiré. Je ne vais pas aller à l'enterrement. Depuis la mort de 'Haïm, j'ai pris l'idée de l'enterrement en grippe. Incinéré ou immergé dans la mer mais pas dans la terre. J'ai, d'ailleurs pris mes dispositions pour un don de mon corps à la Faculté. Comment sortir de cette nuit noire ?

Je suis allé en Israël pour passer la fête de Soukkoth, des cabanes. Maïda y était pour un stage et nous avons fait ensemble un très long parcours au bord de la mer, du port de Jaffa au port de Tel-Aviv. Une communauté libérale faisait l'office là, devant la mer et au soleil couchant. Ce fut le seul bon moment de ce séjour. La mort de loin est bien

plus supportable que la vue des tombes. Surtout que ma belle-sœur, avec qui je n'ai jamais eu de très bonnes relations, insistait pour que je dise le Qaddich, la prière des endeuillés, sur la tombe de 'Haïm et sur celle de 'Hannah, toute proche. Je ne voulais vraiment pas aller au cimetière mais j'ai cédé à cause d'un sentiment de culpabilité de ne pas avoir été là pour les enterrements. Totale dépression après.

Le nouvel espoir fut une décision de reconquérir Uli. J'ai choisi l'écriture qui, grâce à mes Mémoires ne me faisait plus peur. Quatre mails qui se sont suivis.

1. Etrange nuit pleine de rêves. Je suis à Prague et je t'appelle. Je comprends que toute ma vie va basculer. Tout ce que nous avons construit va s'effondrer. Je sens la douleur comme ce soir d'août il y a presque 10 ans. Je sens la blessure. Comme Amfortas dans Parsifal. Elle ne sera jamais guérie. Même si ma vie est bonne, belle et riche et que je suis si heureux avec nos quatre enfants, l'un plus beau que l'autre, je ne cesserai jamais de ressentir cette douleur. L'amour disparu et la famille brisée. Quelle belle vieillesse j'aurais pu avoir, Je me réveille. Ce fut comme un film racontant notre vie. Tout aurait pu être tellement beau !

Tu te souviens de « u (LIEBEN) jamin » ?

13.12.2013

2. Bonjour Uli,

J'ai appris des choses passionnantes sur les coutumes des Celtes qui peuplaient la Suisse avant le Christianisme. Ils avaient une relation particulière avec les arbres et l'eau (deux choses qui m'avaient tant manqué pendant mon enfance à Jérusalem). Quand un homme et une femme voulaient lier leurs destins et s'unir pour la vie, ils devaient choisir un arbre et prenaient leur engagement là, devant

lui. Il devenait leur témoin. Quand une crise arrivait dans leur couple (comme ça arrive partout et toujours), ils allaient vers l'arbre et lui racontaient leur problème. Ils attendaient sa réponse qui ne tardait pas puisqu'elle venait de l'intérieur de leurs êtres. Ils rentraient chez eux réconciliés et heureux, sachant comment éviter la brisure de leur alliance. On pouvait aussi choisir une fontaine de la même façon.

Quand je pense à notre fontaine, le Ulbebrücke sur le bras de l'Isar à Munich, je me demande si, en 2004, quand tu es allé passer le weekend chez Adrian, on n'aurait pas mieux fait d'y aller tous les deux, y rester le temps nécessaire pour voir si l'eau de la rivière n'allait pas nous conseiller d'essayer de passer la crise ensemble et de trouver le temps pour ne pas briser notre alliance, surtout que cette alliance a porté des fruits, Lirav, Maïda, Yovli et Aviël. Ça aurait pu, peut-être, éviter toutes les souffrances que nous avons vécues tous depuis.

Une idée qui m'a traversé l'esprit.

Benjamin

09.01.2014

3. Uli,

Encore une nuit mouvementée. Des rêves d'Emmanuel et des rêves de toi.

Je crois que je t'aime comme le soir de notre première rencontre sur le trottoir du boulevard de Montparnasse. Comme le soir où tu as dansé « La Nuit Transfigurée » pour moi. Comme à l'hôtel Gustave Flaubert à Trouville-sur-Mer après ton premier retour. Comme le jour, à Bayreuth, où dans une cabine dans la rue tu m'as appris que tu étais enceinte de Lirav.

Pas une seconde depuis presque dix ans ai-je pensé que tout était fini. Je t'attendais tout le temps.

Dans l'opéra « Le Retour D'Ulysse de Monteverdi, Pénélope crie : « Torna, deh torna Ulisse » (« Reviens, oh reviens, Ulysse »). Ce matin, j'ai envie de crier : « Reviens, reviens Uli ».

Benjamin

18.01.2014

4. Uli,

C'est le 4<sup>ème</sup> mail que je t'envoie bien que je n'aie reçu aucune réponse sur les trois autres (tu n'as rien à me dire sur ce que j'ai écrit ?). Je ne tiens pas compte de ton silence car j'ai un énorme plaisir à écrire ces mails.

Je porte encore le poids de cette dépression déclenchée par mon voyage en Israël et la découverte réelle de mes deuils et de cette solitude causée par le fait d'avoir eu 4 frères et 4 sœurs et d'être resté presque seul, avec une sœur avec laquelle aucune communication n'est possible. Tu ne peux pas imaginer à quel point tu m'as manqué pendant toute cette période. Tu étais mon amie, ma fille, mon amante, ma sœur, ma femme, la mère de mes enfants. Absolument irremplaçable.

Je vais te faire rire.

On disait chez nous toujours que la meilleure condition pour une rencontre homme-femme était de diviser l'âge de l'homme par deux et d'ajouter 7 ans pour trouver l'âge de la femme idéale. Au printemps, j'aurai 84 ans. La moitié de 84 est 42 et la somme de 42 et de 7 est 49, exactement l'âge que tu auras. Enfin nous serons prêts à nous rencontrer. Si j'ajoute que 84 en hébreu vaut le mot Daf qui veut dire « Page » qu'on peut tourner pour en

commencer une nouvelle de sa vie et que 49 est le nombre des jours entre la Pâque et la Pentecôte, temps nécessaire pour se purifier totalement et pour se refaire une jeunesse, On peut tout attendre.

Tien

Benjamin

03.02.2014

Tout ça n'a servi à rien. C'est vrai qu'Uli était très têtue. Après une attente interminable, j'ai fini par écrire un cinquième mail.

Uli,

Il a suffi de quelques phrases totalement banales échangées au téléphone pour déclencher une nuit d'insomnie avec des rêves absurdes où tu me demandes pardon de tout le mal que tu as fait à moi et aux enfants et où tu me supplies de te pardonner et de te reprendre. Ce fut le sens de mes quatre mails de cet hiver auxquels je n'ai eu aucune réponse.

A 60 ans et un cœur malade, je n'avais aucune envie de me marier ou d'avoir encore des enfants. Je n'ai fait que répondre, avec amour, à tes désirs. Si j'avais pu imaginer que la route que j'avais choisie allait se terminer par une trahison, je ne l'aurais jamais prise. Imaginant aller vers une vieillesse de bonheur avec toi et nos enfants, je me trouve dans une vieillesse de deuil.

Je veux maintenant une chose. Vivre comme si tu n'existais pas. Ni entendre ta voix ni te voir.

Benjamin

05.04.2014



## **Chapitre 85**

### **15.6.2014-15.6.2015**

J'ai décidé de faire ce que je pense avoir dû faire depuis le début, la rupture totale. Et ça a marché au début. Mais la vie, qui sait être cruelle, m'a envoyé une nouvelle épreuve. Ne'hamah, la dernière survivante, est partie elle aussi, me laissant cette fois complètement seul. Les neveux et nièces ne peuvent pas remplacer leurs parents car je n'ai jamais vécu avec eux. Un nouveau deuil. Le dimanche, je suis allé à Bagatelle écouter l'Octuor de France. En rentrant, j'ai écrit à ma nièce un petit texte :

Dimanche. Quatrième jour de la semaine de deuil. Matinée triste. Comment passer la journée ?

Il y a un concert à Bagatelle, au bois de Boulogne, cet après-midi. On y joue le quintette de Schubert avec deux violoncelles, un chef d'œuvre absolu, tragique et triste. Je décide d'y aller.

A l'entrée du parc, deux jeunes filles. Une de 11 ans

jouant du violoncelle et une de 9 ans jouant de la flûte, qui jouent Bach et Haendel. Emouvant.

Le premier mouvement du quintette est terminé. Magnifique. Commence le deuxième, l'adagio. Je ferme les yeux. Une image m'apparaît. Les deux violons, voix hautes, ce sont 'Hannah et Ne'hamah, mes sœurs. Les deux violoncelles, voix basses, ce sont 'Haïm et Yehoudah, mes frères. L'alto, c'est moi, le plus jeunes des voix basses. Immense émotion. Je suis seul. Ils me manquent tellement. Je n'ai pas encore le droit d'être avec eux mais une impression de grand calme. Quand l'heure viendra de compléter le quintette avec eux, ce sera si facile. Je serai avec eux, je ne serai plus seul. Et nous aurons avec nous les « grands », Ephraïm, Ester, Menaché et Géoulah. Et papa et maman.

Je pars avec un sentiment de bien-être. Sans peur. Ni de la vie, ni de la mort.

Benjamin

Les mois passaient plutôt mal que bien. L'été, l'automne, l'hiver et puis le printemps. Encore une année « morte ». Ne plus voir Uli ni en parler fut une bonne décision mais la vie de famille me manquait. Elever mes enfants. On oublie souvent qu'une des tragédies du divorce est le fait de voir ses enfants comme des visiteurs.

A l'approche du 21.5, le jubilé d'Uli, j'ai commencé à flancher. Je ne pouvais décemment pas laisser cette date sans rien faire. Malgré tout le mal, cette femme m'a permis de vivre une immense histoire d'amour pendant des années et m'a donné quatre enfants magnifiques. Je me

suis tiré d'affaire par une pirouette. Un mail :

**Le 21.5.2015**

Cela fait des années que j'attends un mot, une phrase : « Benjamin, pardonne-moi pour tout le mal que je t'ai fait, pour t'avoir retiré mon amour, pour t'avoir séparé de tes enfants, pour avoir brisé ta famille et pour avoir fait tout ça d'une manière si peu élégante. Mais, crois-moi, je ne pouvais pas faire autrement, il y allait de mon avenir et surtout de l'avenir des enfants ». Si tu l'avais dit, la paix aurait régné entre nous et j'aurais pu aujourd'hui te féliciter et te bénir pour ton jubilé. Comme tu ne l'as pas fait, je garderai les félicitations et les bénédictions pour le jour où tu auras compris la grandeur de savoir demander pardon quand il le faut, au nom de la paix et de sa propre dignité.

Benjamin

**Réponse :**

Bonsoir benjamin,

Merci pour ton mail. Je te demande pardon si j'ai pu te faire du mal et de la peine. Aujourd'hui je ne garde que les magnifiques moments qu'on a pu vivre ensemble. Quelle histoire, vraiment extraordinaire.

De toute façon tout est en constante transformation et sans espace on ne peut pas évoluer. Comme tu as dit si justement, il allait de mon avenir et de nos enfants et je travaillais très, très dure pour cela.

Aujourd'hui je suis heureuse toute seule. Je deviens comme toi. La plupart des gens, en réalité, c'est une perte de temps. D'ailleurs pour pouvoir évoluer personnellement et spirituellement il faut avoir du temps pour soi.

Bonne soirée

Uli

A quoi j'ai répondu :

Uli,

Ton mail est comme de l'eau fraîche dans le désert dans lequel je suis depuis le départ de Lirav qui m'a rappelé toutes les souffrances de votre départ et la dépression que cela a provoquée.

On ne peut pas changer le passé dit-on. Peut-être. Mais il y a quelque chose qui le rend plus doux, plus vivable et c'est le pardon, le grand mystère de notre relation avec la Divinité. On peut pardonner gratuitement. C'est ce que fait Dieu à Roch haChanah et à Kippour. Pour nous, il est plus facile de pardonner quand on sait que celui à qui on accorde le pardon est conscient du mal qu'il a fait. Je pense que cet échange de mails nous permet d'envisager un vrai grand pardon et la paix qui peut s'en suivre. J'en serais heureux et j'espère qu'il en va de même pour toi.

Je te propose une rencontre au Luxembourg un jour prochain. Je te montrerai « mes » arbres et ceci pourra mettre un terme à toute l'amertume que la vie a planté en nous.

A bientôt

Tien

Benjamin

Et puis, quelque chose de nouveau est apparu. Le sentiment que tout était de ma faute, que je n'étais pas à la hauteur en face de son engagement. Elle avait le droit d'être en colère contre moi. Je l'ai laissée sans aide. Elle attendait tout de moi, surtout de quoi élever les enfants et

j'ai failli. J'ai corrigé mon dernier mail par un autre :

Uli,

Depuis notre échange de mails je suis complètement bouleversé, je ne mange pas et je ne dors pas. Une révélation m'a frappé l'esprit. J'ai brusquement saisi que le vrai problème n'était pas que tu me demandes pardon et que je te l'offre. Le vrai problème était dans le fait de l'avenir des enfants et le tien que tu allais être seule à assumer sur tous les plans. Qu'ai-je fait pour t'aider dans cette immense tâche ? Quand en 1990 tu avais l'idée de rester en Allemagne deux ans pour réaliser le stage et le doctorat, j'ai dit non. Quand on a compris que travailler à Paris ne pouvait pas garantir ton avenir professionnel, je n'étais pas prêt à quitter mes petits plaisirs parisiens pour t'accompagner en banlieue ou ailleurs pour t'aider dans ta carrière qui était indispensable pour assurer l'avenir. Tu es venue vers moi avec tout ce que ça impliquait comme difficultés. Je n'en ai pas fait de même. J'ai honte. Tu comprends mon trouble profond dû au fait de saisir que ce n'est pas à toi de me demander pardon mais à moi de le faire, te demander pardon pour tout ce que je n'ai pas fait et que j'aurais dû faire. Je ne trouverai pas la paix tant que je ne suis pas sûr que tu puisses me pardonner. J'aimerais tant te dire tout cela de vive voix. Peut-être pourrai-je le faire un jour prochain.

Tien

Benjamin

Dès le lendemain j'ai eu la réponse :

Bonjour benjamin

Merci pour ton mail qui m'a profondément touché.

Une reconnaissance pour tout ce travail que j'ai fourni et  
les difficultés que j'ai pu surmonter pendant 10 ans.

Bonne journée Uli

## **Chapitre 86**

### **15.6.2015-15.6.2016**

On va trouver un autre chemin de réconciliation. En quelques jours tout a changé. Comme la vie peut être étrange. Nous allons attendre chacun de son côté la remise du diplôme à Maïda qui termine ses études à Penningen. Je vais la revoir après de longs mois. Quelle émotion !

Et puis :

Uli,

Réveillé tôt par toutes les émotions.

Selon le calendrier hébraïque nous sommes aujourd'hui le six Tamouz, anniversaire lunaire de Maïda. Déjà 23 ans et demain, le diplôme !

Le mois de Tamouz est associé par la Qabbalah au sens de la vue. Ça fait plus d'un an que je ne t'ai pas vue. Je suis sûr que mon regard pour toi ne ressemblera en rien à ce qu'il était avant et ça me remplit de joie.

A demain !

Tien

Benjamin

Le lendemain, la grande journée. Depuis le réveil, la grande excitation. L'attente insupportable du soir et le soir, premier à arriver à l'Institut du Monde Arabe où doit se tenir la cérémonie. Seul dans l'amphithéâtre, je l'attends. Les gens arrivent, trois par élève. Ça fait quand même beaucoup de monde. Il y a 93 élèves dans la promotion. Parmi les derniers arrivés, Uli en haut des marches. Brusquement le calme total dans mon cœur. Je me contrôle complètement. Elle est dans mes bras. Naturel, puisque c'est ma femme, mère de mes enfants. Il n'y a pas de quoi s'exciter.

Commence la cérémonie. Mention passable – mention assez bien – mention bien – mention très bien. On est à 90 ! Toujours pas de Maïda. Je dis à Uli qu'on l'avait certainement oubliée. Et puis la grande annonce. Mention « excellent » pour les trois derniers. Maïda y est. Mon visage est inondé de larmes. C'est fabuleux. Et c'est pour un projet d'architecture intérieure d'un hôtel au bord de la mer Morte en Israël. Si je ne suis pas mort d'une crise cardiaque là immédiatement, je vivrai très, très longtemps. On monte sur le toit pour le buffet. Le professeur vient nous expliquer le génie de Maïda. Je crois rêver. Je rentre complètement soulé de bonheur et de champagne. Quelle journée et quelle joie !

Et puis, la chute. Le 7 juillet Maïda célèbre ses 23 ans avec sa mère et ses frères. Je ne suis pas invité. Ça recommence. Je ne peux pas ne pas réagir.

Uli,

Je suis un peu déçu de ne pas avoir été des vôtres ce soir. C'était une bonne occasion de déclarer devant Dieu et les hommes que les pardons ont été entièrement accordés, que la

paix est revenue et que l'amitié est en route vers sa réalisation. Enfin, ce n'est pas très grave. J'espère que nous pourrions célébrer le 24<sup>ème</sup> anniversaire de Maïda ensemble. Je me suis offert un petit repas à la Rotonde pour me consoler.

L'important est qu'après des mois où j'avais perdu le goût à la vie (en réalité, depuis la mort de 'Hannah), je la retrouve entièrement. Quel bonheur !

Bon voyage ! Bonnes vacances !

Tien

Benjamin

P.S. Fais-moi savoir vendredi de Martinique que vous serez bien arrivés.

Une nouvelle épreuve. Maïda se fâche. Elle n'a pas apprécié mon mail. Elle voudrait que l'on ne parle plus de notre histoire de divorce. Elle refuse de me voir pour une explication. Encore un mail :

Ma chère petite Maïda,  
Ma fille aimée et adorée,

Si on m'avait dit qu'après plusieurs années de grands problèmes relationnels concernant les rapports père-fils que j'ai vécues avec Lirav et juste au moment où les choses commencent à s'arranger avec lui j'aurai les mêmes problèmes avec toi, je ne l'aurais pas cru. Toujours le même dilemme posé par la cinquième Parole sur l'honneur qu'on doit aux parents. Je t'avertis d'avance que je te pardonnerai toutes les fautes commises dans ce contexte.

Puisque tu ne veux pas écouter ce que j'ai à te dire, je l'écrirai du mieux que je pourrai. Trois sujets : Amour – Famille – Mort.

Amour :

J'avais seize ans, en pleine adolescence, quand « Narcisse et Goldmund » est tombé entre mes mains et m'a inoculé ce poison d'un fantasme d'une force inouïe concernant la femme allemande comme objet absolu d'amour possible. Belle, romantique et musicienne. Ça ne m'a jamais quitté. Toute ma vie j'ai cherché à la rencontrer et presque toujours rien n'état possible à cause de la distance ou de la méconnaissance des langues respectives. Pendant les quelques mois de mon service militaire en Allemagne, j'ai eu plusieurs aventures sans suite qui m'ont appris à quel point je plaisais aux Allemandes. J'ai fini par oublier cette obsession. Le 20.08.1984, retour d'Israël après la mort de mon frère Menaché, pendant l'entracte d'un concert, j'ai rencontré une jeune femme qui était Allemande, qui avait 19 ans, l'âge sublime du début de l'amour, qui avait le courage de venir seule au concert, qui était violoniste et qui, par-dessus tout, me plaisait physiquement énormément. Je savais le soir même que si c'était possible, elle serait cet amour que j'attendais. La vie a fait que c'était possible et cette jeune femme est devenue le grand amour de ma vie, un amour irremplaçable. Elle s'appelait Uli et tu connais la suite de l'histoire. Tu comprendras mieux peut-être que maintenant, onze ans après le début du processus du divorce, rien n'est changé. C'est elle que j'aime et pas une autre. C'est sa présence que je désire et pas la présence d'une autre.

Famille :

Si tu écoutais mes émissions à la radio, tu saurais que ma vision du monde, que ce soit pour les individus ou pour les sociétés, est totalement baignée dans l'immense

sujet Père – Mère – Enfants. C'est pour ça qu'avec toute mon ouverture et mon libéralisme je ne suis pas d'accord avec « le mariage pour tous ». Quand, après une tentative de séparation et la mort de ma mère, j'ai décidé de faire cette famille avec maman, il était évident que ce fut pour le vivre jusqu'au dernier jour. Je conçois mal des relations avec les enfants soit avec le père sans la mère soit avec la mère sans le père. Tu comprendras encore à quel point la séparation a été une immense tragédie pour moi et continue à l'être. Tu étais présente pendant deux ans auprès de moi et tu as vu la souffrance immense dans laquelle j'étais plongé. Ta présence ici ainsi que celle de Lirav pendant plusieurs années a atténué la souffrance sans la faire disparaître. Le hasard a fait que ton départ d'abord et celui de Lirav ensuite sont arrivés en même temps que je perdais Hannah et Ne'hamah. Tout ça m'a plongé dans la pire des dépressions que j'ai connue dans ma vie. Brusquement, en pleine noirceur, j'ai fait la découverte la plus importante de ma vie, ma culpabilité dans l'échec de la famille et probablement aussi dans l'amour. La porte était ouverte à une remise en question de toute ma vie. Maman fut sensible à ce changement, Lirav aussi mais toi, pas encore. Rien au monde ne m'arrêtera de faire tout ce qu'il m'est possible pour retrouver une relation de pardon, de paix et d'amitié sincère avec maman. Il y va de ma vie. Ça implique aussi une relation nouvelle avec vous, les enfants. Je souhaite que nous puissions nous rencontrer tous parfois, Père – Mère – Enfants. Tu as l'air de ne pas comprendre l'importance vitale pour moi de tout ça. Ton refus de ma présence à ton anniversaire fut une erreur qui m'a causé une immense douleur surtout après la rencontre si réussie et si chaleureuse à ton diplôme.

Mort :

A 85 ans, je me trouve sur la dernière ligne droite qui mène à la sortie. Un mois ou un an ou cinq ans ou dix ans ne changent rien à cette réalité. Je n'ai pas peur de la mort, tu le sais. Je veux quand même finir ma vie auprès de ceux que j'aime vraiment même si je continue à vivre seul. Tu fais partie de ceux que j'aime vraiment. Je veux que tu sois proche de moi mais je veux que tous mes enfants et mes petites-filles le soient aussi. Je veux que maman le soit aussi, si elle le veut et seulement si elle le veut.

J'ai dit tout ce que je voulais te dire. Ça aurait été mieux oralement mais j'espère que ce n'est pas trop mauvais comme ça.

Je t'embrasse

Ton Papa

Et puis, un autre :

Uli,

Je n'ai pas besoin de te dire ma déception hier de voir arriver Yovli et Aviel sans toi. Je vous ai préparé un repas de fête :

Tarama sur blinis (+ Vodka)

Tournedos accompagné de pâtes (+ Morgon)

Compote de pêches avec quatre-quarts (+ Monbazillac).

J'avais compris, le matin, en parlant avec Aviel, que tu allais venir.

Je n'ai pas envie de te bousculer ou de te harceler bien que je pense que je peux t'aider énormément. La résilience,

grande valeur, qui consiste à démarrer une vie nouvelle positive malgré un passé de malheurs, guide mes pas depuis quelques semaines et me fait un bien incommensurable. Je suis sûr qu'elle pourra en faire autant pour toi.

Comme je te l'avais déjà dit : « comme tu veux, quand tu veux ».

Dans quelques jours ce sera le 20 août, 31 ans depuis notre rencontre. Je savais ce soir-là que si tu le voulais, tu serais le grand amour de ma vie. Ce fut le cas et ça l'est toujours. C'est pour ça que j'ai tant souffert après le divorce.

Tien (jusqu'à mon dernier souffle)

Benjamin

P.S. Encore une dernière proposition : Samedi prochain, le 8 août je vais célébrer 65 ans à Paris et 65 ans depuis mon premier déjeuner à la Rotonde. J'ai pensé le célébrer par un déjeuner à la Rotonde avec toi et Yovli et Aviel. Si tu veux, je serai content, sinon, je ne t'en voudrai pas.

Et là, ça a fonctionné. Superbe moment à la Rotonde à quatre. Je crois que je suis le plus ancien client de la maison et j'y suis reçu comme un prince. On mange, on rit, on fait des photos. Mon humeur est en ascendance. Depuis le jubilé d'Uli, je suis en Yo-yo parfait. Un jour tout haut, un jour, tout bas.

Quelque temps après :

Uli,

Je dois t'avouer qu'apprendre que tu avais de nouveau un homme dans ta vie m'a donné un vrai choc au cœur. Depuis le maudit mois d'août 2004 et ton weekend à

Munich, je n'ai pas arrêté de penser qu'un jour tu retrouverais ton amour pour moi et que tu reviendrais vers moi pour continuer ce magnifique amour que nous avons connu et auquel je n'ai jamais renoncé. Moi, de toute façon, je t'attendais. Je crois, d'ailleurs, que je t'attendrai jusqu'au bout de mon chemin ici-bas, n'ayant vraiment pas l'âge ni le désir de pouvoir envisager un autre amour dans le temps qu'il me reste à vivre.

Je suis content d'avoir développé pour toi un sentiment nouveau qui fait que ce qui est bon pour toi est plus important que ce qui est bon pour moi, ce qui nous permettra de vivre une belle amitié riche d'intérêt, de musique, de bonne table et d'intelligence.

Je reste amoureux de toi comme au premier jour. Je surmonterai la douleur comme je l'ai surmontée pendant toutes ces années.

Tien

Benjamin

Encore :

Uli,

Si je suis de nouveau plongé dans la déprime c'est parce qu'après ton anniversaire, après le travail formidable que j'ai fait sur moi-même concernant mes fautes et mes responsabilités dans tout ce qui est arrivé, après le diplôme de Maïda, après le déjeuner à la Rotonde avec Yovli et Aviel, après le magnifique concert à Sceaux, j'avais la certitude que nous étions capables de former une belle relation amicale, que je pensais agréable pour tous les deux et pour les enfants. Une relation avec sympathie, avec partage de la table soit en tête à tête soit avec les enfants

soit, pourquoi pas, avec les Picard ou avec Françoise et son mari.

C'est vrai que si tu vivais seule, tout ça aurait été plus simple, mais ça n'impliquait nullement un contrôle quelconque sur ta vie. Uniquement un problème de temps vu tes multiples occupations avec le cabinet, avec le Yoga et avec les enfants.

Te voir et passer des moments agréables avec toi me semble presque indispensable pour mon bien-être et, je suis sûr, peut t'apporter beaucoup vu la sympathie que nous pouvons avoir, le respect que nous avons l'un pour l'autre, sans oublier notre passé d'amour et nos enfants. Mon amour pour toi ne gâche rien, au contraire, il ne peut qu'apporter un plus à notre relation.

Je sais que tu es occupée mais je suis sûr que tu peux trouver un moment pour qu'on se voie et qu'on parle, le cœur ouvert, de tout ça.

Tien

Benjamin

Je commence à avoir le vertige avec tout cet aller-retour mais je sens que ce sont des douleurs d'accouchements qui vont aboutir à une naissance.

Tout s'arrange avec Maïda. Elle a été admise sans concours et sans frais à l'École de la Villette. Dans trois ans, elle sera une architecte accomplie et pour l'intérieur et pour l'extérieur. Elle m'invite à prendre le thé dans son studio, près du Sacré Cœur. Joliment installée.

Je crois pouvoir me reposer un peu de toutes ces émotions que je vis depuis presque un an. C'est ce que je pense mais je me trompe. Quelque chose qui attendait dans mon inconscient et qui a brusquement émergé.

Je me suis proposé, après une matinée de Chabbath à chanter la gloire de YHWH, entouré d'une communauté d'orants habités par les merveilles de la Création, de regarder le film « Le Violoniste du Diable » avec David Garrett sur la vie de Paganini. Je ne connais pas la valeur cinématographique du film et je crois que ce n'est pas très important. Tout ce que je sais est que mon état d'émotion allait en augmentant sans cesse. Tous les souvenirs d'enfance et de l'adolescence autour de l'amour que j'avais pour Paganini, en parallèle de l'amour du concerto de Beethoven, et tous les rêves autour du miracle de la double blessure au même endroit, l'articulation du petit doigt de la main droite, seul non indispensable pour jouer du violon. Un sentiment de manque, de frustration. Et puis est arrivée une scène où Paganini accompagne en pizzicato une chanteuse qui chante l'adagio du son quatrième concerto arrangé en chant, et moi, qui ne sais pas pleurer, je suis envahi d'un tsunami de larmes, toutes les larmes de mon corps. Et ça n'arrête pas. Cinq minutes, dix, quinze, vingt. Je ne peux pas arrêter. Le grand chagrin de ma vie qui m'a rappelé l'énorme chagrin au port de Jaffa quand j'avais neuf ans. C'était donc ça le grand amour de ma vie ? Alors pourquoi les trois années de clarinette ? Pourquoi m'être porté volontaire pour la guerre où je ne devais pas aller à cause de mon jeune âge et qui m'a tant coûté de temps que quand je suis arrivé à Paris et que le concours d'entrée comportait le premier concerto de Paganini, je ne pouvais décemment pas le jouer après huit jours de travail. Et puis cette chute stupide au métro de la porte de Pantin après un concert à la cité de la Musique avec la fracture de l'épaule gauche, indispensable, elle, pour le violon. Je suis veuf, oui, veuf du grand amour de ma vie. Il me reste à écouter les

autres, et pleurer d'un mélange de chagrin et de bonheur devant cette beauté du timbre de cet instrument, qui, avec le chant, pénètre la voûte du ciel pour aller au Trône de gloire de l'Être.

J'ai perdu la femme aimée et le violon qui sont le même amour. J'aime la femme parce que le violon et le violon parce que la femme. Tout ça fait beaucoup. Il faudrait un jour en finir.

Je suis sauvée par la femme de ménage qui frappe à ma porte pour me demander le code des poubelles, ce qui déclenche chez moi une crise de fou rire. C'est tellement drôle.

Et puis, le grand truc, le film. Je décide de raconter tout ça dans une nouvelle, comme si ce fut une fiction. La voilà :

Benjamin Duvshani  
D'un livre à un film  
Une histoire d'amour

Mai 1947. Je vais avoir 17 ans et m'appête à passer le bac. Surdoué depuis la naissance, je connais le programme parfaitement bien et pendant que mes camarades « bossent », je lis des romans ou vais au cinéma ou aux répétitions de l'orchestre de la Radio. Un après-midi, je rentre dans la grande bibliothèque et demande au préposé quelque chose de nouveau qui me surprendrait. Il me propose un livre traduit de l'Allemand, écrit par Hermann Hesse, « Narcisse et Goldmund ». L'histoire de deux amis, l'un, Narcisse, le pur intellectuel et l'autre, Goldmund, qui est orphelin de mère, avec l'âme d'un artiste. Dès le départ, je pense qu'il s'agit des deux facettes d'une même personne. D'ailleurs, des années après, pendant que je

prépare le scénario du livre en vue d'en faire un film, je demande au réalisateur de faire jouer les deux rôles par le même acteur. Narcisse demeure pour continuer ses travaux. Goldmund part à l'aventure. Il est beau, plaît beaucoup aux femmes qu'il séduit facilement, mais son obsession est artistique, arriver à sculpter l'image de sa mère. Mon identification avec lui est presque immédiate. Avec une différence de taille. Je suis le Benjamin d'une grande fratrie avec une mère aimante et deux sœurs, l'une, mon aînée de sept ans et l'autre de neuf, qui passent leur temps à me gratifier jusqu'à créer chez moi une forme de fragilité affective qui me jouera de sales tours dans mes relations avec les femmes. La fragilité, aussi étrange que cela puisse paraître, peut être due à une absence de mère ou à la présence d'une mère trop amoureuse. Il faut qu'elles m'aiment, toutes, au moins autant que ma mère et mes sœurs. Avec le début d'une forme d'obsession sexuelle, je me prépare à une vie qui sera faite d'une suite ininterrompue de moments de grand bonheur et de chagrins d'amour à surmonter.

J'arrive au chapitre 8 du livre. Goldmund arrive dans un château. Il y a un Maître et ses deux filles, deux jeunes vierges, avec lesquelles Goldmund va vivre une histoire d'amour platonique qui va durer jusqu'à sa découverte par le père qui chasse Goldmund définitivement avec un avertissement que toute tentative de retrouver ses filles serait punie de mort.

Difficile d'imaginer l'impact de ce chapitre sur moi, jeune adolescent baigné de musique romantique, plein de désir, souffrant de la « fermeture » des filles de mon âge et aspirant à une rencontre « libre ». Le résultat est là sous la forme d'une certitude que la femme de ma vie devra être

Allemande. Elle devra évidemment être belle, jeune, romantique et musicienne. Elle devra aussi avoir une jeune sœur. Il est encore plus difficile d'imaginer que cette certitude me poursuivra pendant 70 ans. Toute une vie transformée par un « rien » qui s'insère dans votre âme comme un virus indélégeable. Toutes les amours de ma vie seront incomplètes car ne correspondant pas à ce schéma.

Ma vie va être passionnante, pleine d'aventures de tout genre. Violoniste, chanteur ; médecin, gynécologue, sexologue ; espion au service du Mosad ; homme de radio avec des émissions aimées et appréciées dont une sur le vin qui va changer les relations de la communauté juive avec ce liquide dont la Bible dit pourtant qu'il « réjouit le cœur de l'homme ». J'en passe (mais pas des meilleures). Et pendant tout ce temps cette attente insensée de l'Allemande, celle de mes rêves.

Quand la décision est prise de partir en Europe, l'Allemagne est exclue, la guerre et le Nazisme sont trop proches. C'est le choix de Paris qui s'impose. Puis-je la trouver à Paris ? Les chances sont minimales. Il faut laisser la vie se charger de cela.

J'ai des aventures avec des Allemandes mais la difficulté de communication gâche toujours tout. Je passe même plusieurs mois en Allemagne pendant mon service militaire comme médecin-aspirant. J'ai énormément de succès mais toujours la surdité-mutité. Je parle très mal l'Allemand et elles ne parlent pas le Français. Il y a des hommes qui vivent des histoires d'amour sans parler. Je n'en suis pas. D'ailleurs, je ne fais rien sans parler. Dieu-créateur nous a crées avec l'intelligence, la parole et le libre-arbitre et j'utilise les trois pour être un élément valable de la Création.

De 1947 à 1984, 37 ans, presque deux cycles de la vie, rien d'essentiel ne change. J'ai déjà 54 ans. Celle que je vais peut-être rencontrer sera à la rigueur Allemande, romantique et musicienne, mais jeune ?

J'ai eu le temps pendant les dernières années de développer ma théorie sur la vie humaine et ses quatre saisons correspondant aux cycles soleil-lune de 19 ans telles que la tradition juive les définit. Hiver de 0 à 19 ans, printemps de 19 à 38, été de 38 à 57 et automne de 57 à 76, espérance de vie pour les hommes. Comme sexologue, je recommande à mes jeunes patientes d'attendre 19 ans avant de se lancer dans la sexualité, début du printemps de leur vie. 19 ans deviennent pour moi l'âge idéal de la jeune femme. Rien n'est supérieur à une rencontre amoureuse avec une femme de cet âge. Quel dommage que mon âge m'empêche d'y rêver.

Le miracle. Un concert à la Fac de Droit, rue d'Assas. Pendant l'entracte, une jeune fille s'approche de moi. Elle a deux pièces d'un demi-franc et, pour téléphoner, a besoin d'une pièce de 1 franc. Je lui fais l'échange et profite du début de la conversation pour la continuer. Elle est Allemande, elle est belle, elle a 19 ans, elle parle très bien le français, par sa voix je reconnais son romantisme et elle joue du violon. En plus, elle a une sœur de 17 ans. Je peux difficilement y croire, lui propose de prendre un verre après le concert, ce qu'elle accepte, et rentre écouter la 5<sup>ème</sup> de Chostakovitch dans un état second, au bord de l'évanouissement. A la sortie de la salle, elle est là. Elle a oublié son coup de téléphone. Nous marchons vers la Rotonde. Sur le trottoir du boulevard du Montparnasse je lui dis que je l'attends depuis avant sa naissance. Elle rit. Rendez-vous est pris pour Dimanche pour un déjeuner

dans la forêt de Saint Germain en Laye à la fameuse pâtisserie. Le repas est bon mais la conversation ne promet rien de bon. Pourquoi pas l'amitié ? Pourquoi pas la musique ensemble ? Il y a un grand répertoire pour deux violons. Je suis plus âgé que son père ! Je ne l'ai pas attendu depuis si longtemps pour moins que tout et c'est le tout que je propose. Nous nous séparons. Je ne suis pas trop accablé car je n'y croyais pas vraiment.

Pour me consoler, j'accepte une invitation d'un ami violoniste de passer quelques jours en Bretagne. Un séjour agréable pendant lequel j'apprends à faire le pain que nous mangeons avec le fromage de chèvre qu'il fabrique lui-même.

Retour à Paris où je trouve mon répondeur téléphonique surchargé de messages venant d'elle. On finit par se parler et elle me demande de l'emmener dîner, ce que je fais avec un énorme plaisir. C'est après le dîner que le miracle va se dérouler. Elle me demande de l'emmener chez moi, de choisir la musique que j'aime le plus, de m'installer confortablement pendant que, sur la musique, elle danse pour moi. Pendant la danse elle se déshabille et me fait signe d'en faire autant. La musique terminée, elle m'offre sa virginité et son amour. Non, je n'ajouterai rien, vous n'en avez pas besoin. Vous avez tout compris.

Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Elle est à Paris pour au moins un ou deux ans en attendant d'avoir une place dans une faculté de Chirurgie Dentaire qu'elle s'apprête à étudier.

Initier une vierge de 19 ans à l'amour est, sans aucun doute, une tâche des plus agréables que j'ai eu à accomplir dans ma vie. Je nage dans un bonheur inconnu de moi jusqu'à là.

Tout est gâché par un télégramme de la faculté de Mayence, lui offrant immédiatement la place attendue. Nous devons nous séparer. Elle décide que la distance n'empêchera rien et que nous vivrons notre amour jusqu'au bout malgré elle. Commencent six années de voyages-séparations dont le seul défaut est ma décision de ne pas me marier ni d'avoir d'autres enfants en plus de ceux que j'ai de mon premier mariage. Une hypertension méchante et une opération à cœur ouvert ne font que me confirmer dans ma décision. Pendant mon séjour à l'hôpital, elle vient tous les weekends de Munich à Paris pour passer une heure avec moi. Moi, je suis confirmé dans ma décision, pas elle. Je serai le père de ses enfants, elle n'en veut pas d'autre.

A la fin de ces six années, elle arrive à la fin de ses études. Et maintenant ? Elle a un plan. On fait un enfant, elle reste en Allemagne deux ans pour son stage de fin d'études et son doctorat et moi, je viens tous les deux weekends tout en continuant ma vie à Paris. Pour ce qui est de l'enfant, je lui demande si elle tient vraiment à mettre au monde un orphelin. Sa réponse me bouleverse. « Il y a tant de pères vivants absents, je préfère un père, même mort, présent ».

Ma mise à la retraite et la mort de ma mère me déterminent. J'aurai une fille qui portera son nom, Rebecca, Rivqah en hébreu. Une autre détermination, ne pas vivre en Allemagne. La réunification a lieu juste à ce moment-là et je refuse tout contact avec l'Allemagne réunifiée. En fin de compte, je lui fais l'enfant tant désiré, nous nous marions et nous vivons à Paris. Trois autres enfants vont suivre, le dernier, un cadeau pour mes 70 ans qui naît un peu avant mon 71<sup>ème</sup> anniversaire. C'est

incroyable. Mon père né au 19<sup>ème</sup> siècle, moi au 20<sup>ème</sup> et lui, au 21<sup>ème</sup>. En plus, ma fille aînée pourrait être sa grand'mère.

La chute va commencer quelques semaines après la naissance de mon dernier. Des crises de tachycardie ventriculaire. Hospitalisation. Mise sous bêtabloquants à forte dose. Impuissance. Nous avons eu une vie sexuelle de jeunes jusqu'à là. Interdiction absolue d'utiliser des médicaments pour la combattre. Le problème va être mon avancée vers le vieillissement et la certitude pour elle de ne pas pouvoir envisager l'avenir avec moi.

On tient le coup quelques années encore. Ça va de plus en plus mal. Je vais de plus en plus mal. Et puis la déclaration de non-amour. Nous nous séparons. Je perds l'amour de ma vie et ma vie familiale. Nous sommes en 2007. J'ai 77 ans, deux flèches dans mon cœur. Je rentre en dépression pour neuf ans. Je suis comme mort. La seule chose qui me tient est la certitude que tout est provisoire et que je finirai ma vie avec elle. Son amour est devenu indispensable à ma vie et je ferai tout pour la reconquérir.

Par ailleurs, et malgré la dépression, je continue toutes mes activités. Pas un cours de manqué ni une émission de radio. Mon travail en théologie devient ma raison de vivre. Le fait que ma relation normale avec elle soit bonne ne me console de rien. C'est son amour qu'il me faut.

Je vais vivre une résurrection ; moi, qui n'y crois pas. Le cadeau pour mes 86 ans, cadeau de Dieu. (Le mot Dieu, Elohim en hébreu, a la valeur numérique 86).

Arte propose un film allemand, « Les Sœurs Aimées », qui raconte la vie et les amours du grand Schiller, son « ménage à trois » avec deux sœurs. Tout ce que je vois me ramène à Goldmund et son séjour au château du maître

avec ses deux filles. Je sens que je plonge dans une dépression grave. Je ne peux pas regarder le film jusqu'au bout ; je verrai la fin plus tard. Un courriel où je répète ce qu'elle connaît déjà. « Je ne peux pas vivre sans ton amour. Notre amour ne peut pas mourir après tout ce que nous avons vécu. Cherche-le dans ton inconscient, trouve-le et reviens-moi ! ». Pas de réponse. Où vais-je maintenant ?

Le lendemain au petit matin, je regarde la fin du film. La fin de tout. Tout s'écroule. Les sœurs ne s'aiment plus, Schiller n'aime plus ni l'une ni l'autre. Il meurt d'ailleurs tout jeune, à 45 ans. Ce n'est pas un film que je regarde, ce sont cent séances de psychanalyse que je vis. Je sens les transformations en moi. Quelque chose de nouveau, d'inconnu. Je respire différemment. Je vais à la réunion de fin d'année de la radio où on parle de mes émissions. On dit que je suis le seul à avoir les connaissances nécessaires et le caractère nécessaire pour œuvrer en vue d'une innovation de la spiritualité juive et, pourquoi pas, universelle. On m'encourage de mettre toute mon énergie dans ce projet extraordinaire. Je sors de là avec, pour la première fois depuis des années, un sentiment d'euphorie et de plénitude. Je sais que je suis guéri. De toute façon, elle n'est plus vraiment Allemande, plus toute jeune, plus du tout romantique et elle n'a pas le temps d'être musicienne. Je vis un après-midi délirant de bonheur. Les enfants viennent dîner et me disent ne pas me reconnaître. Je n'ai plus besoin de son amour. J'ai vraiment autre chose à faire de ma vie. Le virus qui me rongait depuis 70 ans est mort me laissant plus vivant et plus jeune que jamais. Le film m'a enfin guéri du livre. Je suis ressuscité !

Paris, juin 2016

Je vais fêter mon 86<sup>ème</sup> anniversaire. La Gematria (valeur numérique des lettres) donne pour 86 deux mots parmi d'autres. Elohim, Dieu, d'un côté et Kous, mot arabe qui désigne le sexe de la femme et qui est utilisé par les israéliens, de l'autre. Pas si absurde que ça. Le ciel et la terre. En racontant cela à mon cardiologue avec un dilemme du choix à faire, il me dit : « Pourquoi pas les deux ? ». Il a raison.



## **Chapitre 87**

### **15.6.2016-15.6.2017**

Il me reste une épreuve avant la guérison totale. Mais avant, je publie mes Mémoires. 420 pages. Je publie aussi « Les trois Maisons » sur l'histoire spirituelle d'Israël. Je commence à écrire « La troisième Maison » sur le passage du Judaïsme du théïsme au déïsme.

L'épreuve est dure mais salvatrice. Après un été de bonheur avec des succès féminins nombreux et gratifiants, je propose à Uli de faire le repas de Noël, qui tombe cette année-là le même soir que la fête juive de 'Hanoukkah, ensemble avec les enfants. Tout le monde accepte. La soirée est magnifique mais pas les lendemains. Le sentiment d'être là chez moi me déclenche un dernier soubresaut de déprime. Pourquoi ne puis-je pas vivre là où je suis réellement chez moi ? Je plonge. Mais tout ça ne dure pas. Je retrouve le bonheur de vivre intégralement et je sais que je suis guéri, complètement guéri du divorce et de mes délires de vivre encore avec Uli.

Je n'ai jamais été aussi heureux et aussi actif. Mon intelligence me semble avoir considérablement augmenté.

L'amour de l'écriture est devenu un élément essentiel de ma vie. Je retrouve intégralement la musique, mes marathons, l'opéra des Flandres, et surtout cette certitude de jouer un rôle dans la régénération de la spiritualité de l'Humanité.

Je conclus avec la Gematria. 87 sera « Paz », L'or, mon âge d'or. 88 sera « Pa'h », le piège où l'on tombe. 89, « Pa't », les deux lettres qu'on écrit sur la pierre tombale, la mort. Et même si cela devait arriver, Aviel, mon Benjamin, aura atteint sa majorité quelques jours avant. J'aurai réussi mon pari.

Tout cela est bien beau sauf que la vie ne se joue pas comme ça. « L'homme propose et Dieu dispose ». Qui aurait pu imaginer que six semaines avant mon 87<sup>ème</sup> anniversaire j'allais commencer le pire moment de ma vie où j'étais à deux doigts de ne pas pouvoir célébrer cet anniversaire. Un nouveau chapitre qui va durer pendant une année que je m'en vais vous raconter.

Le 29 avril, nous fêtons le 57<sup>ème</sup> anniversaire de Nathalie qui passe de son été à son automne. Déjà ! (« Oh, temps, suspend ton vol ! »). Je suis présent quelques jours après à l'Ambassade d'Israël pour la cérémonie commémorative de Yom haZZikaron, jour où on se souvient des morts des guerres d'Israël. On m'honore de l'allumage de la torche du souvenir. Le lendemain matin, fièvre et douleurs dans le quadrant supérieur droit de l'abdomen. Je sais déjà qu'il s'agit de la vésicule biliaire. Un médecin de l'urgence m'envoie à Cochin où on refuse de m'hospitaliser et on me renvoie avec des antalgiques. Rien ne va plus et dès le lendemain j'appelle le 15 pour une hospitalisation d'urgence, toujours à Cochin. Cette fois-ci, on me garde. Le diagnostic d'une cholécystite aigüe est fait

et un traitement antibiotique est instauré. Quinze jours de traitement et une amélioration nette. On me considère comme guéri et on m'envoie à l'hôpital des gardiens de la paix pour une rééducation de la marche que j'ai perdue. Premier dimanche de mon séjour. Dès le matin, la fièvre monte et les douleurs réapparaissent. Je demande à voir un médecin et on me dit que le dimanche il n'y en a pas. Immédiatement j'appelle Emmanuel pour qu'il cherche un taxi et qu'il vienne me prendre. Je ramasse mes affaires et, très rapidement, me retrouve à Cochin. Cette fois-ci, l'affaire est prise au sérieux et je suis opéré dès le lendemain. Ce n'était pas une infection mais une nécrose de la vésicule et de toute la zone autour d'elle.



## **Chapitre 88**

### **15.6.2017-15.6.2018**

Tout aurait pu s'arranger sauf que rien ne s'arrange et je rentre dans un temps épouvantable pendant lequel je suis tout le temps en coma artificiel et subis d'abord une insuffisance rénale aigüe nécessitant des dialyses et dès que le problème rénal est contrôlé, un œdème aigu du poumon et une insuffisance respiratoire aigüe nécessitant des intubations à répétition entraînant d'autres complications et des hémorragies. Dans mon coma, je sens que rien ne va et pense que c'est la fin. Les médecins qui me soignent convoquent Nathalie et Emmanuel pour leur annoncer ma mort proche. Tous les deux insistent pour qu'on n'arrête aucun traitement et disent leur certitude que j'allais surmonter tout, même si c'est peu probable. Et bien, j'ai réussi. Au grand étonnement de tous j'émerge vivant. Très affaibli avec une perte de plus de vingt kilos (une bonne chose !), je réussis à surmonter et début août je suis déjà à l'hôpital Broca pour réapprendre à marcher. Il m'a fallu trois mois pour acquérir une marche convenable et fin octobre, je rentre à la maison avec une ordonnance pour la

suite de la rééducation chez un kinésithérapeute et un conseil de me considérer comme en convalescence pendant quatre ou cinq mois. Je ne suis pas le conseil et reprend toutes mes activités à l'ATEM et à la radio, comme avant. Je commence à écrire mon livre « Le Judaïsme déiste » sur mon expérience des dernières années d'un Judaïsme nouveau, ni théiste ni athée. Inspiré par les travaux de Voltaire, j'essaie de les mettre en place, combinés à la Tradition juive. Je crois, je suis sûr même, que c'est la seule façon de sauver la spiritualité juive. Je ne suis pas encore vraiment guéri et j'ai des attaques d'essoufflements dans la journée et pendant les nuits mais, le moral est bon. Tous ceux qui ont échappé à la mort connaissent cette euphorie qui vous remplit et qui permet de tout surmonter encore. Monique, qui vient me rendre visite à l'hôpital, m'assure que, grâce à la perte de poids, je suis devenu aussi beau que dans ma jeunesse, ce qui me remonte le moral considérablement. Nathalie et Emmanuel sont près de moi tout le temps. Maïda, Yovli et Aviel viennent me voir aussi mais moins régulièrement. La fidélité de mes élèves de l'ATEM et de mes amis, surtout de SC qui me publie sur internet, est sans faille. L'hiver est affreux. Vivement le printemps qui n'est pas trop fameux non plus. On va tout rattraper quand même.

Ce qui est formidable est le fait que pendant tout le temps où je suis inconscient je fais des dizaines de rêves d'une richesse et d'une longueur inouïes. En plus, je me souviens de tout en détail. Ça rappelle les effets du LSD ou des champignons hallucinogènes. Je vais essayer de vous raconter quelques uns de ces « rêves », les plus marquants.

D'abord, les rêves « noirs ». Je suis couché dans mon lit qui est posé sur les rails du RER à l'aéroport Ch. de

Gaulle tout près de la où on embarque les cercueils destinés à être enterrés à l'étranger. Il y a là un homme très joliment habillé qui fait des prières sans arrêt, des prières juives, chrétiennes, musulmanes, et bouddhistes. Brusquement, on vient me chercher et on pousse mon lit vers l'aire d'embarquement des cercueils. J'en suis entouré. Je commence à taper des mains et je crie : « On ne veut pas de moi là-haut » que je répète des dizaines de fois. Enfin, quelqu'un vient m'en sortir en me disant : « Ce sera pour demain, il n'y a plus de place ». Etait-ce au moment où les médecins ont convoqué mes enfants pour leur annoncer ma mort imminente ?

Encore des cercueils mais pas à Paris mais à Ho Chi Minh-Ville où je m'occupe de l'envoi de cercueils en Israël et où il y a une famille juive riche qui reçoit tous les samedis soir toute la communauté juive (qui ne doit pas exister) pour lire les journaux israéliens. Dans le premier journal que j'ouvre il y a une photo pleine page de mon père. De quoi s'agit-il ? Ho Chi Minh comme « père » de la nation ? Peut-être. Où plus simplement Cochinchine-Cochin ? Ou encore une nouvelle écoutée à la Radio dans un rare moment de lucidité sur les relations entre Israël et le Viêt-Nam.

Le rêve le plus puissant en rapport avec la mort. Je suis toujours à Charles de Gaulle, sur les rails du RER. Près de mon lit un petit cercueil tout blanc. Arrive une femme habillée de noir de la tête aux pieds comme l'étaient les femmes arabes de Jérusalem quand j'étais enfant. Dans ses bras, un enfant mort qu'elle pose dans le cercueil. Avec elle, un homme qui porte une caisse dont il sort un violon avec lequel il joue un chant arabe qui me provoque une crise de pleurs. Là, je crois savoir de quoi il s'agit. Je porte

toujours une tristesse quand je constate l'erreur qu'ont commise les Arabes de ne pas accepter le plan de partage en 1947. J'aurais tant voulu qu'ils vivent dignement. Nous avons, eux comme moi, un très grand amour de Jérusalem, ce qui me rapprochait d'eux. Dans mes rêves, il y a une forte présence arabe, autour de mon sentiment de culpabilité sur le malheur qui frappe mes frères en amour de Jérusalem. Pourquoi n'ont-ils pas su prendre les bonnes décisions ? D'ailleurs, une question plus générale. Pourquoi l'Islam est-il incapable de remise en question de la lecture littérale des textes sacrés ?

Encore un rêve qui est certainement en rapport avec les intubations. On m'envoie chez un médecin-miracle qui, comme par hasard, est né dans la même ville en Pologne où est né mon père. Il a une méthode infallible de guérison. Il faut enfoncer un bois spécial dans la trachée pendant toute une nuit et le matin on est guéri. La première expérience est affreuse et je ne veux plus de lui mais il me menace d'un couteau pour que je continue. Devant mon refus, il me fait une entaille dans mon bras droit. Je suis affolé car, à cause d'une fracture de l'épaule gauche que j'ai réellement eue en 2010, je deviens invalide des deux bras. Je vais le retrouver à Jérusalem dans un autre rêve où je suis invité pour un dîner de Chabbath et où on mange les plats du village de mon père. Ça se passe à Sanhedria, un quartier au nord-ouest de la ville où des laïcs célèbrent l'accueil de Chabbath avec des chants et des danses. Un monsieur m'explique que Chabbath est la chose la plus importante du monde à condition que ce ne soit pas fait comme les Juifs religieux.

Encore un rêve où la mort d'insinue. Un millionnaire

qui a perdu son fils paie un cinéaste pour faire un film sur la vie de son fils. Je suis choisi pour jouer le rôle du fils. Ça se passe en Egypte, probablement au Caire. Un palais somptueux où je suis couché sur des édredons couverts de soie. Devant moi, un grand plat couvert de tous les plats d'Orient. Ma fiancée attend à côté et quand elle arrive je constate que pour jouer le rôle, on a choisi une ancienne élève de mes cours de Judaïsme dont j'ai circoncis le fils et pour qui j'ai célébré les obsèques de son père au cimetière de Montparnasse. Elle est devenue un grand nom du théâtre et de la littérature. Je n'ai pas de mal à comprendre. Elle a écrit une pièce sur une histoire familiale qui suit un enterrement que j'ai vue, malgré ma méfiance devant tout ce qui est théâtre, et que je lui ai lue en hébreu un jour. Elle a même choisi, dans un de ses livres une phrase qu'elle a apprise chez moi : « Dieu, c'est le fait que j'ai décidé de Le servir ». Ce qui prouve son intelligence. Mort – Enterrement – Moi qui vais mourir. J'en suis sûr, refusant livres, télé et ordinateur pour vivre la fin de ma vie concentré sur le mur en face de mon lit avec le temps qui défile et dont j'apprécie chaque seconde. Un autre élément probablement. Elle est le type même du mélange Orient-Occident. Tout à fait Européenne et pourtant ayant quelque chose d'oriental.

Le seul rêve qui se passe dans mon appartement est le plus parlant. Là où je donne mes cours, une grande table couverte d'un tissu noir et où on peut lire, en lettres blanches : « Pompes funèbres juives de Paris ».

J'arrête là les histoires macabres pour aborder un autre sujet. La confusion Paris – Jérusalem que je fais constamment. Je suis né dans un hôpital qui se trouve à l'angle de la rue des Prophètes et de la rue Strauss. Ce

carrefour, je le confonds avec le carrefour boulevard du Montparnasse et boulevard Saint-Michel, près de Cochin. Il y a plus. Je fête l'anniversaire de Nathalie à l'île St. Louis qui se trouve au milieu de la Seine mais à Jérusalem. Elle est habillée comme une Arabe, comme la mère de l'enfant mort de l'autre rêve. Jérusalem est présente énormément dans tous ces rêves. Il y a aussi l'obsession de la présence à Jérusalem d'une gare de train où on prend le train pour aller à la Mer Morte. Je pousse Emmanuel à chercher dans toutes les encyclopédies où se trouve exactement cette gare. Comme il ne trouve rien, et pour cause, je désire ardemment sortir de l'hôpital pour continuer les recherches moi-même. Grande déception plus tard à la découverte qu'il n'y a rien à découvrir.

Pendant mon séjour au Vietnam, je suis dans un restaurant très chic et très cher. Une famille mange à la table à côté. Le chef de table crie au garçon : « tout est sur mon compte ». Brusquement, Nathalie arrive pour partager mon repas. Elle me dit qu'elle est en chemin pour Vienne où elle doit rencontrer le grand amour de sa vie qui n'est autre que le président de l'ATEM qui était par ailleurs le parrain de Yovli (j'ai appris après qu'elle ne le connaissait même pas). Il va quitter sa femme pour, enfin, vivre avec elle.

New-York où je prends l'avion pour atterrir dans un lieu inconnu où m'attend un tribunal qui me juge pour entrée illégale sur le territoire américain.

Londres. Deux fois. Une fois pour célébrer la Reine et une fois pour la visite du Sultan, venu d'Istanbul. A chaque fois, des foules immenses, des costumes, des décors. De vrais opéras.

Spectacles médiévaux aux châteaux de la Loire. Des moments de bonheur incroyables.

L'Italie. Voyage à la poursuite des peintres de la pré-renaissance.

L'Allemagne, où je suis reçu dans un château dont la maîtresse de maison est la maîtresse d'un colonel américain. La famille possède un restaurant trois étoiles Michelin et qui est spécialisé dans les volailles de la chasse. On me demande, à moi, de recevoir un ensemble d'officiers américains comme représentant des forces alliées en Allemagne (j'ai fait une partie de mon service militaire à Landau-im-Pfalz)) et je fais un discours en anglais que je serais incapable de faire normalement.

A Moscou pour les jeux olympiques d'hiver. Un froid glacial. Il y a un concert pour célébrer le centenaire du grand chantre disparu Rosenblatt. Il y a un café où se réunissent des parisiens dont le violoniste Ivry Gitlis.

Réveillon de Noël au pôle nord dans un igloo. Arrivée par avion qui atterrit sur la glace.

Vendredi Saint dans la vieille ville de Jérusalem et discussions âpres avec des prêtres chrétiens.

Un repas de préparation au jeûne de Kippour dans une salle qui se trouve sous le Mont du Temple. Je suis obligé de quitter le repas parce que je vais passer la soirée de Kippour dans une synagogue qui a viré, fidèles et Rabbin, à un libertinage poussé. Un couple de mes amis orthodoxes est l'organisateur de la soirée. Délirant !

Séjour en Egypte au bord du Nil, qui se trouve transporté à la frontière avec Israël. Les trains qui partent pour Israël sont annulés et je dois faire du stop avec un petit-neveu qui s'appelle Benjamin, que je ne connais pas (et qui n'existe pas).

Il y en a des dizaines d'autres, les uns plus beaux et plus incompréhensibles que les autres. Je finirai avec un

rêve magnifique. Je suis dans un château (les châteaux sont très présents dans mes rêves) sur une île de la Méditerranée. Mon amie MS de Tours est là. Il y a aussi un poète et un peintre. Le poète lit des poèmes (que je serais incapable d'écrire aujourd'hui) et le peintre, sous l'inspiration des poèmes, fait des tableaux. Un bateau doit venir nous chercher pour nous emmener à Tours. Quand je reçois la visite de MS pendant la période où je sors de mon coma, je lui rappelle ce moment merveilleux. Elle me regarde étrangement et me dit : « Benjamin, je ne t'ai pas vu de l'été. Comment un bateau peut-il nous emmener d'une île en Méditerranée vers Tours, au bord de la Loire ? ». C'est le début de mon réveil. Peu à peu je prends conscience que rien n'est arrivé et ça m'attriste. Chaque fois que je remémore ma maladie, un pincement au cœur me rappelle le bonheur que ces rêves m'ont apporté pendant le moment du plus grand malheur de ma vie. Mystère de l'imagination.

La sortie de l'hôpital est très dure. Je trouve l'appartement dans un état épouvantable. Je marche encore assez mal, même avec la canne. Je devrais suivre le conseil du médecin de vivre quelques mois de convalescence. Je n'en fais rien. D'ailleurs, mon chirurgien qui vient me voir avant ma sortie, me dit : « Mon cher confrère, vous pouvez faire ce tout que vous voulez, la mort n'a pas prise sur vous ».

Malgré toutes les difficultés, j'avance. La kinési qui me soigne me fait des compliments sur mon travail. Quand je lui demande si tout allait se terminer pour mon anniversaire, elle me le garantit. Je reçois des visites de mes neveux et nièces qui ne sont pas venus à l'hôpital, croyant que je dormais tout le temps. Peu à peu, tout mon être, le

visage et le reste, reprend une forme d'un homme en bonne santé. Evidemment, je ne sors pas le soir, donc, pas de concerts « live » sauf les dimanches après-midi. Je me rattrape avec Mezzo et Youtube, ce qui me permet de reprendre ma chronique « Le mois du mélomane professionnel » sur le site [www.concertonet.com](http://www.concertonet.com).

Dès le début du mois de mai je me sens franchement mieux, sauf que la biologie à laquelle je fais appel régulièrement me trouve une anémie certainement causée par mon insuffisance rénale. Une jolie anecdote : Quand je vais voir le néphrologue, il consulte mon dossier de l'hôpital, me regarde et me demande : « Etes-vous vivant ou un fantôme ? On ne peut pas sortir vivant de ce que vous avez eu, surtout à votre âge ». Je lui réponds : « Si vous saviez l'immensité de mon amour pour la vie, vous comprendriez ». Il me prescrit le médicament-miracle pour combattre l'anémie d'origine rénale, l'EPO, recherché par les sportifs pour améliorer leur performance. Très vite, le taux d'hémoglobine commence à monter. Je vais guérir de cette anémie en quelques mois.

Je fête Chavou'oth fin mai avec toutes les bonnes nouvelles sur ma santé, le traitement par kinésithérapeute terminé, la canne abandonnée et, surtout, mon livre terminé avec, déjà, les premières pages du nouveau livre « Judaïsme, Sionisme, Israël » écrites.

Je vis un vrai miracle. Toute ma force, qui est considérable et que j'ai perdue en 2002 avec l'apparition de la tachycardie ventriculaire et le traitement qui a suivi, me revient. Toute la faiblesse pendant 16 ans qui m'a fait prendre de mauvaises décisions et qui a fait de moi un être soumis, disparaît. Je me sens de nouveau fort, pouvant faire face à tout. Quelle euphorie ! C'est dans cet état

d'esprit que je célèbre mes 88 ans selon le calendrier lunaire (19<sup>ème</sup> jour de la 3<sup>ème</sup> lune du printemps) le samedi, 2 juin. Comme c'est samedi, le Chabbath, je me rends à la synagogue de mon quartier où je chante une prière à la gloire de Dieu dont j'aime et le texte et la musique. Moment de grande émotion. Il me reste à attendre 13 jours pour mon anniversaire solaire et de réussir ce que j'avais décidé en sortant de l'hôpital.

Ce temps d'attente entre les deux anniversaires, le lunaire et le solaire, est endeuillé par la mort d'une amie chère, Paulette Coquatrix, à l'âge de 102 ans. Exactement l'âge qu'avait ma mère en mourant. J'avais promis à Paulette d'officier à ses obsèques et je tiens parole. Cela se passe au Père-Lachaise un matin pluvieux et triste. J'arrive à chanter correctement le psaume 91, la prière des morts et le Qaddich, malgré une forte émotion. Je rencontre Hina, la fille adoptive de Bruno et Paulette que je n'ai pas vue depuis 1979, à la mort de Bruno. 39 ans ! Elle avait 13 ans, elle en a 52 maintenant avec deux grands enfants, un garçon et une fille. Emouvant !

J'aurai vécu, bientôt, douze années de ma 5<sup>ème</sup> saison. Il restera encore sept ans pour la compléter. Je me donne un rendez-vous dans sept ans pour terminer mes Mémoires. Pourvu que je le réussisse. Quelle chance de ne pas être parti. Mon amour de la vie est décuplé.

Les festivités autour de mon anniversaire vont durer plusieurs jours. Ça commence le lundi, 11.6, par un déjeuner à la Rotonde avec SC, celui même qui me publie sur internet avec ma chronique « Le mois du mélomane professionnel ». Mardi, c'est un concert avec mon ami pianiste Itamar Golan et Sonia Wieder-Atherton la violoncelliste qui, à 16 ans, était la violoncelliste du trio

dont je fus le violoniste. Mercredi, j'ai invité Hina, la fille de Paulette à déjeuner. Je me suis offert le plaisir de préparer un bœuf bourguignon de grande qualité comme je sais le faire pour les retrouvailles amicales avec elle qui me rappelaient le temps où j'étais médecin de l'Olympia et où je passais beaucoup de weekends à Hennequeville chez les Coquatrix. Jeudi, une de mes élèves m'a invité à partager un repas dans un restaurant chinois. Vendredi, 15 juin, le jour de mes 88 ans solaires à midi, une réunion de la « Bande de la Rotonde » pour un repas au premier étage de la Rotonde suivi d'un long moment au jardin du Luxembourg auprès d'une vénézuélienne qui était toute émue de rencontrer quelqu'un le jour de son anniversaire et qui m'a gratifié d'un « hug » royal dont j'ai gardé les effets longtemps. Le soir, la soirée chabbattique combinée à l'anniversaire avec Maïda, Yovli et Aviel. Un grand bonheur. 12 ans de la cinquième saison terminés. Encore 7 pour la fin et, probablement, la fin de mes Mémoires. Que je suis heureux d'être arrivé là.

*Paris, juin 2018*

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : [client@edilivre.com](mailto:client@edilivre.com)

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)



Tous nos livres sont imprimés  
dans les règles environnementales les plus strictes

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN papier : 978-2-414-26487-2

ISBN pdf : 978-2-414-26488-9

ISBN epub : 978-2-414-26489-6

Dépôt légal : septembre 2018

© Edilivre, 2018

*Imprimé en France, 2018*